

## **TEXTES A TRADUIRE EN ITALIEN POUR L'ÉPREUVE ORALE DU 17.09.2015**

Les étudiants choisiront, parmi les textes suivants, les textes qu'ils présenteront, traduits en italien, au premier appel d'examen et à envoyer au professeur le 14 septembre 2015 au plus tard. À l'oral, on leur demandera de commenter, en motivant leurs choix (et notamment, les transpositions opérées).

Les textes pouvant être de tailles différentes, les étudiants feront leurs choix de manière à avoir au moins un texte informatif/argumentatif et un texte littéraire comptant une moyenne d'au moins 1400 signes (espaces exclus) par texte (textes, éventuellement, partiels) pour un total d'au moins 2800 signes. Libres, bien sûr, de présenter plus de textes/signes.

Le nombre de signes à prendre en considération est celui des écrits dans la langue de départ.

En ce qui concerne les textes dont il existe une traduction italienne, les sources ne seront révélées qu'à la fin de l'épreuve orale.

N.B. : Les textes informatifs/argumentatifs peuvent avoir été remaniés (simplifiés) pour les exigences de l'épreuve.

## Textes informatifs

### Texte informatif n.1

#### **Le film *La Rafle*, vu par Eric Libiot**

Par Eric Libiot (L'Express), publié le 08/03/2010 à 15:30

Aucun sujet ne s'impose de lui-même. Aucun sujet ne fait automatiquement un bon film. À peine peut-il, quand il s'agit de faits historiques, servir de témoignage [...], mais, dans ce cas et comme dans toute œuvre artistique, la réalité ne vaut pas le réalisme. Parce que la représentation du fait, quelle qu'elle soit, n'échappe jamais à la dramaturgie qu'elle met en place, volontairement ou non, consciemment ou non.

*La Rafle*, de Rose Bosch, est emblématique de cette situation. Le film raconte l'arrestation de 13 000 juifs, le 16 juillet 1942, parqués au Vélodrome d'Hiver, à Paris, avant d'être envoyés dans des camps, en France, [...] puis en Allemagne où ils furent exterminés. La réalisatrice s'est appuyée sur la documentation existante et, notamment, sur les souvenirs de Joseph Weismann, gamin à l'époque, l'un des rares à s'être évadé. Dans un article paru dans L'Express le 27 avril 1990, sous la plume d'Eric Conan, Joseph Weismann témoignait déjà: "Des hurlements de bêtes poussés par des mères qui se roulent par terre, se tapent la tête contre le sol. Et les enfants affolés, pris de panique en les entendant, qui se mettent à hurler aussi, qui font pipi. [...]. Je n'ai jamais rien entendu de pire."

En trois phrases, Weismann en dit plus que tout le film. Car ses mots dévoilent immédiatement l'horreur de la situation. Rose Bosch, elle, s'en tient à l'illustration. Elle filme de loin, alors qu'il fallait être à l'intérieur de cette horreur pour déranger, bousculer, faire prendre conscience. Les comédiens jouent avec la raideur que leur confère le poids de l'Histoire, et les scènes, poussées par un souci pédagogique [...], semblent sorties d'un manuel scolaire.

Malgré toutes les bonnes intentions, *La Rafle* est un film sans âme ni passion, un film ni réussi ni polémique.

Env.1450 signes

Source : [http://www.lexpress.fr/culture/cinema/la-rafle-vu-par-eric-libiot\\_853672.html](http://www.lexpress.fr/culture/cinema/la-rafle-vu-par-eric-libiot_853672.html)

## Texte informatif n.2

### Extrait de l'article

#### **Des archéologues argentins affirment avoir découvert un repaire nazi dans la jungle.**

[...]

#### Une terre d'accueil pour les anciens nazis

Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Paraguay ont accueilli sans problème des anciens nazis dans les années 1950, puis au fil du temps leurs avatars de l'OAS française, et des extrêmes droites italiennes et espagnole. L'Amérique du Sud était en 1945 un sous-continent resté relativement à l'écart du conflit. Ses composantes avaient retardé le moment de s'engager au côté des Alliés. L'Argentine, bonne dernière, s'était décidée en mars 1945.

Les dirigeants argentins, mais aussi brésiliens, partisans de méthodes de gouvernement musclées, avaient des sympathies pour les régimes européens totalitaires et nationalistes.

L'argentin Perón, qui avait séjourné à Rome, penchait pour le fascisme italien, tout en cultivant une amitié particulière avec l'Espagne franquiste. L'Allemagne nazie était le principal partenaire en 1939 du Brésil de Getulio Vargas. En signe d'amitié, Vargas avait livré Olga Benario, femme du leader communiste Luis Carlos Prestes, au dictateur allemand Adolf Hitler. Elle est morte en camp de concentration.

On connaît la pointe de l'iceberg nazi, quelques figures d'exilés célèbres. Adolf Eichmann, cadre de la SS ayant participé à la solution finale des populations de confession juive, a ainsi été kidnappé à Buenos Aires par le Mossad israélien en 1960. Klaus Barbie, responsable de la Gestapo à Lyon, et de l'assassinat de Jean Moulin, a été extradé vers la France depuis la Bolivie en 1983.

Erich Priebke, "petite main", du massacre des fosses ardéatines, à Rome, a été extradé d'Argentine où il s'était reconverti dans la charcuterie, vers l'Italie en 1995. Bien d'autres ont été signalés ici ou là, mais jamais "pincés", comme le sinistre docteur d'Auschwitz, Josef Mengele.

[...]

Env.1450 signes

Source, pour lecture de l'article complet : <http://bigbrowser.blog.lemonde.fr/2015/03/23/des-archeologues-argentins-affirment-avoir-decouvert-un-repaire-nazi-dans-la-jungle/>

## Textes littéraires

### Texte littéraire n.1 (niveau de difficulté : facile)

L'hiver précédent – le premier de la guerre – avait été long et dur. Mais que dire de celui de 1940-1941 ? Dès la fin de novembre commencèrent le froid et la neige. Elle tombait sur les maisons bombardées, sur les ponts que l'on rebâtissait, sur les rues de Paris où il ne passait plus d'autos ni d'autobus, où marchaient des femmes vêtues de manteaux de fourrure et coiffées de capuchons de laine, où d'autres femmes gelottaient à la porte des magasins. Elle tombait sur les rails de chemin de fer, sur les fils télégraphiques qui sous son poids traînaient jusqu'à terre et parfois se brisaient, sur les uniformes verts des soldats allemands aux portes des casernes, sur les étendards rouges à croix gammée au fronton des monuments. Dans les appartements glacés, elle laissait pénétrer une lumière livide et lugubre qui augmentait encore la sensation de froid et d'inconfort. [...]

La terrasse des Corte, cet hiver-là, était recouverte d'une épaisse couche de neige où l'on mettait le champagne à frapper. Corte écrivait auprès d'un feu de bois qui n'arrivait pas à remplacer la chaleur absente des radiateurs. Son nez était bleu ; il pleurait presque de froid. D'une main il serrait sur son cœur une boule de caoutchouc pleine d'eau bouillante, de l'autre il écrivait.

À Noël, le froid redoubla de violence ; dans les couloirs du métro seulement on se dégelait un peu. Et la neige tombait toujours, inexorablement, douce et tenace sur les arbres du boulevard Delessert où les Péricand étaient revenus habiter – car ils appartenaient à cette classe de la haute bourgeoisie française qui aime mieux voir ses enfants privés de pain, de viande et d'air plutôt que de diplômes, et il ne fallait à aucun prix interrompre les études d'Hubert, déjà compromises par les événements de l'été dernier, ni celles de Bernard qui allait sur ses huit ans [...]

1525 signes

### Texte littéraire n.2 (niveau de difficulté : moyen)

Le camp près de Cracovie avait été pour la mère et la fille la dernière étape après Auschwitz. C'était un progrès : le travail était pénible, mais moins ; la nourriture était meilleure, et c'était mieux de coucher à six par chambrée qu'à cent dans un baraquement. Elles avaient moins froid : en rentrant de l'usine au camp, elles pouvaient ramasser du bois. Il y avait la peur des sélections. Mais elles étaient elles aussi moins épouvantables qu'à Auschwitz. Soixante femmes repartaient chaque mois, soixante sur environ douze cents ; on avait une espérance de vie de vingt mois même si on était moyennement robuste, et on pouvait tout de même espérer l'être plus que la moyenne. Et de surcroît il était permis d'escompter que la guerre serait finie avant vingt mois.

La détresse débuta lorsque le camp fut dissous et que les détenues furent emmenées vers l'ouest. C'était l'hiver, il neigeait, et les vêtements dans lesquels les femmes avaient gelé à l'usine et à peu près tenu le coup au camp étaient tout à fait insuffisants. Elles étaient encore insuffisamment chaussées, souvent de chiffons et de journaux, attachés de telle sorte qu'ils tenaient tant qu'on était immobile ou qu'on se déplaçait, mais impossibles à faire tenir pour résister à de longues marches dans la neige et sur la glace. Or, non seulement les femmes marchaient, mais on les pressait, on les forçait à courir. « Marche funèbre ? » se demande la fille dans son livre, et elle répond : « Non, c'était un trot, un galop funèbre. » Beaucoup s'effondraient en chemin ; d'autres, après une nuit dans une grange ou simplement au pied d'un mur, ne se relevaient pas. Au bout d'une semaine, près de la moitié des femmes étaient mortes.

1400 signes

### **Texte littéraire n.3** (niveau de difficulté : moyen-élevé)

*Indication : l'hôtel dont il est question dans cet extrait est l'Hôtel Lutetia, construit au début du XX<sup>ème</sup> siècle, confisqué par les nazis en 1940 pour y établir son quartier général. Après la Libération, l'hôtel accueille les revenants des Lager et devient le lieu de retrouvailles de survivants et de leurs familles, aussi le lieu où les gens allaient constamment guetter le retour de leurs proches.*

1944 allait s'achever et bien que la guerre se poursuivît sur plusieurs fronts, avant même l'après-guerre il convenait de préparer le « retour ». dans les conversations, il n'était pas nécessaire d'en dire davantage, tout le monde comprenait. Ce retour, nous n'avions cessé à l'Hôtel, d'y penser depuis quatre ans : de cette époque datait la caisse d'entraide en faveur des prisonniers de guerre, constituée par les allocations de la Direction et les dons volontaires des employés. Cela nous permit de remettre 3500 francs à chacun de nos exilés dès le jour de son retour parmi le personnel. De quoi faire oublier aux prisonniers de 1940 que même après un glorieux combat, le général de Gaulle n'en considérait pas moins leur captivité comme « un honteux malheur ». Autrement dit pas de quoi être fier, rien qui justifîât qu'on la ramène.

Plusieurs endroits furent choisis pour être transformés en centres d'accueil : leur surface et leur capacité les désignaient naturellement. On ne demanda l'avis de personne : ordre du gouvernement ! Pour la gare d'Orsay et la caserne de Reuilly, cela allait de soi, un peu moins pour la piscine Molitor et le Vélodrome d'hiver, qui avaient hâte de renouer avec leur vraie vocation, et beaucoup moins pour les cinémas Gaumont-Palace et Rex.

Les autorités avaient vu grand, mais elles n'avaient pas vu loin. Quand elles comprirent que nombre de rapatriés ne seraient pas en état de rentrer chez eux au bout d'une demi-journée, à supposer que « rentrer chez soi » eût encore un sens pour eux, elles décidèrent qu'un grand hôtel serait plus à même de les accueillir. Car dans bien des cas il n'était pas imaginable de passer directement du camp de concentration à chez soi.

Env.1420 signes

**Texte littéraire n.4** (niveau de difficulté : moyen-élevé)

C. revint à l'aube du quatrième jour, mal en point et avec le poil hérissé d'un chat revenant d'une sarabande sur les toits. Ses yeux étaient cernés mais il y brillait une lueur de fierté. « Lâchez-moi », dit-il en entrant, bien que personne ne lui eût posé de question et que la plupart fussent encore en train de ronfler. Il se jeta sur son lit de camp, feignant une lassitude extrême ; mais quelques minutes plus tard, n'y pouvant plus tenir, il vint me voir alors que je venais à peine de me réveiller. Enroué et le regard trouble, comme s'il avait dansé pendant trois nuits avec des sorcières, il m'annonça la grande nouvelle : « ça y est. Je me suis établi. Je me suis trouvé une *pagninca*. »

La nouvelle ne suscita en moi aucun enthousiasme particulier. Il n'était pas le premier : déjà d'autres Italiens, surtout parmi les militaires, s'étaient trouvés une fille en ville : parce que *pagninca* est l'équivalent de *signorina* et le son en est tout autant déformé.

Il ne s'agissait pas d'une entreprise très ardue parce que les hommes étaient rares en Pologne et nombreux étaient les Italiens qui s'étaient casés, poussés non seulement par le mythe national de don-juanisme, mais par une nécessité profonde et plus sérieuse, un besoin d'affection et la nostalgie d'un foyer. De sorte que, dans certains cas, le conjoint défunt ou absent avait été remplacé non seulement dans le cœur et dans le lit de la femme mais dans toutes ses attributions, et l'on voyait des Italiens descendre avec les Polonais dans le puits de charbon pour rapporter leur paie « à la maison », servir au comptoir dans la boutique. On voyait d'étranges familles se promener dignement le dimanche sur les remparts, l'Italien avec la Polonaise à son bras et tenant un enfant trop blond par la main.

Env.1450 signes

**Texte littéraire n.5** (niveau de difficulté : moyen-élevé. Genre littéraire : essai)

Depuis près de trois ans que les Camps de concentration et leurs historiens ont révélé, puis mis à la portée de toutes les consciences humaines les us et coutumes de ce régime d'exception, un de ses aspects les plus ténébreux n'a pas encore été mis en lumière, soit par manque d'information (les morts ne peuvent plus parler), soit par oubli ou négligence : je veux parler des rêves concentrationnaires. [...]

Le prisonnier était jour et nuit en état de rêve ou dans une certaine prédisposition à passer dans un monde interdit et surnaturel. [...]. Il se créait ainsi une sorte d'hypnose concentrationnaire, une obsession vague et tenace. De la vie qu'on voulait bien nous laisser, on ne nous faisait vivre qu'une certaine hallucination, un dépaysement savamment entretenu soit par les appels, soit par les cérémonies expiatoires, soit par les scènes de désinfection où le grotesque, l'effrayant, l'absurde se mêlaient ; nous entrions dans une féerie noire et nous portions en nous la seule réalité rayonnante : la réalité de nos rêves. [...] nous avons trouvé une nouvelle nourriture spirituelle dans le branle-bas nocturne de nos songes ; il y avait un pain des rêves, ces rêves propres à « enfermer nos longues espérances ».

Ce qui soutenait bien souvent le prisonnier, c'était cette faculté unique de désadaptation de la situation présente ; sa force et sa résistance arrivaient à devenir extraordinaires parce qu'au moment où on le battait, où on le bafouait, apparaissaient soudain devant ses yeux le vieux pommier de son jardin ou la démarche apeurée de son chien ; il était acculé à une pauvre image, à une prière, à un secret, et il faisait front.

Ainsi s'édifiait tout un système de défense de son subconscient, qui se déclenchait dans les plus petits événements de l'existence journalière (ah ! l'émerveillement des nuages au couchant pendant l'odieux appel !).

Env.1530